

Marie-Noëlle Jacob-Duvernet

L'efficace précarité du dire *

« [...] ma réponse laisse, de l'avatar qui me fait sortir, une trace propre, je ne dis pas à un progrès, je ne prétends à rien de tel, on le sait, mais à un mouvement nécessaire ¹. »

Jacques Lacan

Je souhaite ici vous proposer de croiser la question du dire avec celle des justes suites de la passe.

Mais pourquoi les dire « justes », ces suites ? Eh bien pour reprendre l'expression de Lacan employée à propos des suites de sa proposition sur la passe d'octobre 1967. Les « justes suites » ne sont pas celles de la vérité, le moment de rater étant sous condition, ce qui réussit à l'acte. Ce n'est pas non plus la justesse d'être conforme et équitable. C'est la justesse de la précision et de la logique, une justesse jusqu'à l'application dite salubre, éventuellement.

S'il faut préciser les justes suites de la passe, est-ce dire le trou par lequel on est passé ? Mais si c'est un trou, comment en dire quelque chose ? Le trou fait trou, non ? Mais si tout de même il nous reste la précision, n'est-elle pas celle du bord du trou ou du nœud qui l'enserme ? Une précision de fait est nécessaire quand on a affaire à un trou, celle d'en préciser le bord.

Que de questions importantes qui font d'ailleurs différence entre les écoles de psychanalyse. On peut vouloir mettre le trou sous cloche ou au musée ou ne pas le voir du tout. Qui sait ce que l'on peut faire du trou ?

Mais si l'école choisit la passe, après le trou de la passe où en est-on ? S'il y a eu témoignage, à discourir sur les bords du trou n'a-t-on pas rebouché le trou ? À utiliser le savoir déjà déposé dans une école sur le trou, n'a-t-on pas standardisé ce que l'on peut dire des bords du trou ? Faudra-t-il encore trouser le savoir qui a tenté par un témoignage de cerner le trou ?

L'AE précaire

J'en étais là, au moment de lire le discours de Lacan à l'EFF, et un extrait fit orientation pour ce travail et plus largement aussi... quand pour nous lire Lacan fait rencontre. Je vous cite l'extrait :

« Faire émerger la passe [...] par le moyen de la redoubler du suspense qu'y introduit sa mise en cause aux fins d'examen. C'est de ce précaire que j'attends que se sustente mon analyste de l'école ². »

On a là deux éléments : le suspense et la précarité.

Le suspense, on le connaît, c'est celui des contingences à toutes les étapes du dispositif : le tirage au sort des passeurs, ce que le passant choisit de dire, ce que le cartel entend. Et le suspense final, celui de la décision.

L'autre élément est « ce précaire » attendu par Lacan. C'est inhabituel, la précarité n'étant pas d'ordinaire ce qu'on attend. Le non-avoir socialement se combat comme mise en péril à solutionner. C'est aussi l'instable et le passager que l'on dénonce puisqu'il prive l'avenir de toute idée d'assurance.

Dans le dispositif de la passe, la précarité se lie au suspense d'une mise en examen en vue de la décision finale du cartel. C'est un précaire certes, mais circonstanciel puisqu'on ne reste pas dans le dispositif. On sortira de la passe et on sortira du précaire.

Pas du tout, dit Lacan : « C'est de ce précaire que j'attends que se sustente mon analyste de l'école. » C'est le *je* de Lacan, le *j'attends* que l'AE se sustente de cette précarité. Qu'il s'en nourrisse, qu'il tourne, qu'il marche à la précarité. Une précarité de l'instable faite pour durer.

Ce n'est pas moins qu'un oxymore, comme ceux qui accompagnent en permanence notre tâche, comme le rappelle Gabriel Lombardi dans l'introduction au numéro 7 d'*Échos*. L'oxymore introduit ici la dimension du temps et de la durée dans un précaire qui n'en a pas. Belle efficacité de l'oxymore pour le discours psychanalytique, un petit coin de contradiction pour fendre la vérité ou suspendre la fermeture du sens. Le coin est introduit ici dans une nomination, une fonction stable pour un temps préalablement défini et limité. La précarité subvertit cette stabilité.

Ce précaire, on peut aussi l'indexer sur un savoir non fixé dont on ne dispose pas. Comme le dit Lacan deux ans après, « cette passe de ce qu'elle doit, comme la mer, être toujours recommencée ³ ». La mer elle aussi est précaire comme le savoir de ne jamais durer et toujours recommencer.

C'est donc ainsi en psychanalyse, nulle part on ne s'installe, pas même sur un témoignage de passe. Faut-il le regretter ? Y aura-t-il eu l'instant du rêve de tranquillité ?

Laissons le rêve pour dormir et quand bien même on est jamais tous, « tout réveillé », préférer l'énigme au regret. L'énigme d'un debout-rêveur qui jamais ne dort tout à fait. L'énigme qui ravit du sommeil trop juste.

Ainsi ce qui s'est dit n'aura-t-il pas suffi au debout-chercheur pour ce qu'il reste à dire. Et la précarité efficace de mon titre vise l'instabilité qui porte à conséquence, celle d'un dire.

Les tours-dire

Mais n'aurais-je pas glissé d'un texte à l'autre, du discours à l'ÉFP au texte de « L'étourdit » ? Un glissement du fait de l'École qui cette année oriente sur le dire. Mais c'est aussi du fait de cette drôle de chose qui me rend ravie d'avoir perdu de nouveau mes petits. Perdu les petits des dits de la passe qui finissent par fixer le sens.

Pour autant, il ne s'agit pas de tomber dans le fouillis, Lacan nous a avertis, le fouillis peut être insurmontable, celui-là même où la chatte n'y retrouve pas ses petits.

Alors les perdre mais s'y retrouver. S'il y a à perdre les petits du sens, il faut s'y retrouver. Avec Lacan il est toujours question d'une direction ou d'une orientation. Perdre la fixité du sens n'est pas partir dans tous les sens.

Et avec « L'étourdit » s'y retrouver c'est tourner en boucle. Une direction virevoltante. On y entre comme dans une danse, puisqu'on entre dans la ronde des discours. C'est ce mouvement qui fait tourner les dits au dire.

Ainsi, vous proposer non pas une lecture exhaustive de ce grand texte de « L'étourdit » qui se lit ligne à ligne, d'énigme en énigme, mais quelques pas sur le dire que l'on peut nommer pas dansants, puisqu'ils impriment par eux-mêmes, sur le lecteur-chercheur, un mouvement, une autre manière, me semble-t-il, de préciser la précarité.

J'ai opté pour un petit pas de deux et vous parlerai successivement : du dire-volte et du dire-vivant.

Le dire-volte

Le dire-volte que je vous sou mets est en lien avec « l'homme-volte ⁴ » de Lacan, celui dont le psychologue « ferait mieux de s'occuper ». L'homme qui tourne dans la ronde des discours sans pouvoir sortir du labyrinthe dans lequel il danse.

Le dire est ce qui se déduit de ce mouvement, volte, et non d'une fixité. Le mouvement de ce dire-volte s'infère de la fixité des dits. Les dits restent en effet immobiles et cumulatifs puisqu'ils ne s'oublient pas. Le

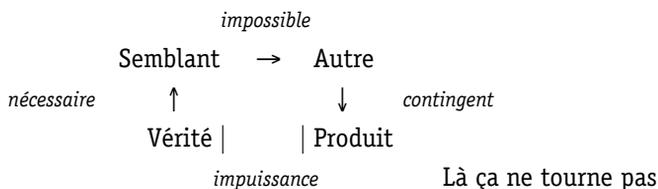
dire, lui, s'oublie. C'est ainsi que commence « L'étourdit » : « Qu'on dise reste oublié derrière ce qui se dit dans ce qui s'entend ⁵. »

Le dire est mouvement. Dès lors, ma question devient celle-ci : à quoi sert le mouvement qui ne va pas vers l'extérieur, qui n'est pas fait pour visiter le monde ? Ce n'est pas une promesse de liberté retrouvée puisqu'on ne sort pas du labyrinthe. Comment se fait-il qu'on s'en réjouisse ? Et puis pourquoi dira-t-on ce mouvement efficace ?

Je vais commencer par la réponse que je formulerai ainsi : ce mouvement sert au constat de l'impossible.

Alors il nous faut présenter et comparer le squelette d'un discours et celui de la ronde des discours.

Chaque discours :



La ronde des discours :



Ces deux écritures nous permettent de constater qu'à l'intérieur d'un discours quel qu'il soit ça ne tourne pas, mais que par contre entre les discours ça tourne.

Que se passe-t-il dans un discours pour que ça ne tourne pas ?

Le produit du discours ne se met jamais en rapport avec la vérité de ce même discours. La circularité s'interrompt parce qu'elle bute sur la barre infranchissable, représentant l'impuissance spécifique à chaque discours. Quel que soit l'élément occupant la place de la vérité, elle reste inaccessible. Par exemple dans le discours hystérique, quel que soit le savoir S2 produit, jamais il ne suffira à nommer l'inaccessible jouissance *a*, en position de vérité.

Dans une cure analytique, l'impuissance s'éprouve avec insistance sous la forme : « Je ne peux pas, je n'arrive pas à dire le fin mot de ma vérité. »

L'impuissance fait butée et indique qu'aucun discours ne peut tourner sur lui-même dans une autosuffisance. Il n'y a pas d'issue à l'intérieur d'un même discours.

Pour l'impossible, il y a une difficulté qui est d'être associé à une flèche. Quand vous vous promenez, s'il est indiqué qu'un chemin est impossible, vous ne comprendriez pas qu'il y ait une flèche. C'est pourtant le cas ici, l'impossible est fléché.

Pour rendre compte de cette difficulté, je dirais que, contrairement à l'impuissance, l'impossible ne se sait pas, car il ne s'éprouve pas directement. On dit « je ne peux pas », « je » étant sujet de l'impuissance, là où par contre on dit « c'est impossible ». Mais ce qui s'éprouvera dans le temps de fin de cure sont les conséquences de l'impossible auquel on aura consenti. L'impossible ne s'éprouve pas mais il se constate. Parcours fléché. Un constat qui s'effectuera au bout du chemin et des conséquences au terme d'un chemin fléché qu'il aura fallu prendre.

Cela m'évoque une phrase d'Élie Wiesel que j'avais commentée il y a quelques années sans l'avoir tout à fait saisie, je la reprends aujourd'hui avec l'éclairage de « L'étourdit » : « C'est impossible, malgré tout je le fais ⁶. » Soit qu'il n'y a pas d'autre moyen pour constater l'impossible que de suivre le chemin qui y mène.

Chaque discours est appelé à se développer à partir de son impossibilité (numérateur) et à pousser sa logique jusqu'au bout, jusqu'à sa « puissance dernière ⁷ », soit son impuissance (inscrite au dénominateur).

Puisque ça bute sur l'impuissance, eh bien ça bascule dans l'autre sens, contraire aux aiguilles d'une montre, vers un autre discours. Une bascule qui décale chaque élément d'un quart de tour pour inscrire le discours suivant. L'impuissance rencontrée dans chacun des discours n'est pas éliminée et a pour conséquence le renversement vers un discours. L'impossible prend effet quand l'impuissance est consentie. Ainsi, on bascule d'un discours à l'autre et là ça tourne, ronde des discours.

À chaque fois aura été entrevue une forme différente d'impossible, spécifique à chaque discours. Ce tour dessine le fameux « mur de l'impossible ». Ce mur qu'on longe comme le chemin qu'on prend.

Pour exemple de cette bascule, on retiendra le discours hystérique qui inaugure la cure analytique. L'analysant \$ parle pour se raconter, se plaindre de ses difficultés et surtout pour contredire le S1 qui toujours sera inexact, inconsistant à dire ce qu'il en est pour lui. Le discours hystérique se développe à partir de cet impossible rapport. Un \$ dit non au S1 de

l'Autre, ça n'est pas ça ! Et bien qu'il se développe, ce discours, dans sa contradiction et son inconsistance jusqu'à rencontrer au bout du bout son point d'impuissance. Car jamais le savoir S2 produit ne pourra rejoindre sa vérité à elle ou à lui, l'objet *a*.

Si la cure analytique prend la mesure de l'inconsistance de ce qu'elle produit, n'y aura-t-il pas bascule pour que s'initie la ronde des discours? N'est-ce pas le moment où le sujet hystérique consent à se taire comme sujet \$, comme \$ du roman, de la plainte et du dire non ? Le \$ consent alors à disparaître sous la barre pour laisser parler le S1 qui le représente : *laisse parler les signifiants qui dirigent ta vie en maître*.

C'est alors la bascule du discours de l'hystérique au discours du maître par « un dire que non » qui n'est pas une contradiction. Suivront les bascules vers les autres discours et leurs impossibles, ça n'est pas complet, ça n'est pas démontrable, jusqu'à l'indécidable du discours de l'analyste.

À chaque fois le « dire que non » qui amorce la bascule n'est pas un dit mais un « dire-volte ». En tournant comme sur le tour du potier on façonne un dire.

Le dire-vivant

Si l'homme-volte est la précarité salubre de l'instable, le deuxième pas de danse annoncé est de mettre en lien l'efficacité du dire avec le faire vivant, soit le dire-vivant.

Pourquoi le dire ferait-il le vivant ? N'y a-t-il pas la biologie pour le faire ? Bien sûr, mais l'important n'est pas là. C'est le dire qui fait la vie. Je cite Lacan : « Comment l'homme se reproduit-il ? [...] À reproduire la question ⁸. » C'est une position radicale mais qui a la force de la logique et l'expérience de la dynamique de l'inconscient. La reproduction de la vie est au fond et avant tout la poursuite du dire dans une bascule des discours, c'est la vie de la question et de la réponse, soit un dire-vivant. Et l'analyste est là pour soutenir cette bascule, c'est bien de son ressort.

Je vous adresse pour finir cette petite carte postale clinique qui est partie du Havre, peut-être aura-t-elle amorcé un tour ? Mais on sait qu'il est plus facile de faire le tour du monde sur les géants bateaux que de rendre compte de la ronde des discours.

Voyons ça un peu avec Maxence, petit garçon de 10 ans qui fut un enfant gravement malade. Une de ces malformations pulmonaires qui ne l'a pas emporté mais au prix fort d'une médicalisation renforcée. Il y a deux ans à peine, il portait encore sa bouteille d'oxygène sur le dos pour aller à l'école.

Depuis toujours il est suivi par le CMP, psychologue, psychomotricienne, orthophoniste. On l'a prévenu, il a donné son accord, cette fois il rencontrera un psychanalyste, oui c'est un homme. Ça sera un moment particulier, il y aura un peu de monde, des professionnels.

Le petit garçon que l'on dit agité, en classe il ne tient pas en place, l'analyste ne pourra pas le tenir très longtemps. Pourtant l'enfant s'installe dans une longue conversation complice et intéressée avec l'analyste.

Il a laissé tomber par terre la poupée indispensable et ne la récupérera pas. Tout comme sa maladie qu'il a laissée tomber au décours de l'entretien clinique : « Ah, ma maladie, j'en ai assez parlé, je le mets de côté. » Des tas de choses ne l'embarrassent plus : « On se chipote avec ma sœur comme tout le monde... Mes parents se disputent comme tout le monde... J'ai fait des bêtises comme tout le monde... »

C'est un arrêt des dits de l'histoire qui fait place à d'autres choses, diverses et brouillonnes. Et pourquoi pas des choses réjouissantes, une gaieté qui se confirme.

L'argent qu'il met de côté dans sa tirelire, c'est pour devenir forain (for-Un). Il veut acheter un « manège enfantin, pas un manège à sensation c'est trop dangereux, mais un manège enfantin ».

Pourquoi ? Pour tourner sans doute.

Mots-clés : passe, nomination, dire, ronde des discours, impossible.

* ↑ Intervention au séminaire EPFCL « La parole et son dire », à Paris le 10 novembre 2016.

1. ↑ J. Lacan, « Discours à l'École freudienne de Paris », dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 279.
2. ↑ *Ibid.*
3. ↑ J. Lacan, « Compte-rendu de l'acte psychanalytique », dans *Autres écrits, op. cit.*, p. 376.
4. ↑ J. Lacan, « L'étourdit », dans *Autres écrits, op. cit.*, p. 455.
5. ↑ *Ibid.*, p. 449.
6. ↑ M.-N. Jacob-Duvernet, « C'est impossible, malgré tout je le fais », *Champ lacanien. Revue de psychanalyse*, n° 7, mars 2009.
7. ↑ *Ibid.*, p. 449.
8. ↑ *Ibid.*, p. 456.